

## Regards

# Slow versus fast : un faux débat

Bernadette Bensaude Vincent

Philosophe et historienne des sciences et des techniques, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Centre d'études des techniques, des connaissances et des pratiques (Cetcopra), 75005 Paris, France

En 1989, un journaliste italien, Carlo Petrini, indigné par l'ouverture d'un McDonald's sur la place d'Espagne à Rome, fonde une association baptisée Slow Food, en alternative aux fast-foods, au style de restauration rapide développé aux États-Unis, puis propagé dans tous les recoins du globe au cours des dernières décennies. En quelques années, cette association s'est internationalisée avec des filiales en divers pays<sup>1</sup>. Le mouvement, initialement focalisé sur la « malbouffe », s'est étendu à d'autres sujets : les transports, la vie urbaine, l'innovation technologique, les transactions économiques et même la recherche scientifique. Tout en qualifiant une large gamme de substantifs, l'adjectif tend à se substantifier lui-même et dessine les contours d'un courant d'idées caractéristique de notre époque.

Le *slow* fait recette et réunit. À la différence du mouvement des indignés, lui aussi international, qui s'est rassemblé sur la base d'un mot d'ordre négatif, « ceux qui marchent contre le vent<sup>2</sup> », le mouvement en faveur du *slow* mobilise non pas seulement contre mais pour. Il affiche ouvertement des valeurs partagées et des aspirations à un style de vie, d'agriculture, de société, d'environnement...

Pourquoi donc cet ensemble de valeurs – que l'on va tenter de préciser – en surfant sur la vague du *slow*, a-t-il

---

Auteur correspondant: [bvincent@univ-paris1.fr](mailto:bvincent@univ-paris1.fr)

Philosophe et historienne des sciences et des techniques, Bernadette Bensaude Vincent s'efforce actuellement de caractériser l'épistémologie, l'ontologie et l'anthropologie propres aux technosciences. Cette recherche, conduite avec toute l'équipe du Cetcopra, a été initiée dans son ouvrage *Les vertiges de la technoscience* (Paris, La Découverte, 2009).

<sup>1</sup> Voir, par exemple, Petrini, C., 2005. *Slow Food, manifeste pour le goût et la biodiversité*, Paris, Éditions Yves Michel.

<sup>2</sup> Slogan figurant sur le pamphlet de Stéphane Hessel, *Indignez-vous* (Paris, Indigène Éditions, 2010).

cristallisé sur la lenteur ? Ce concert de voix en faveur du *slow* désigne la vitesse, plus exactement l'accélération, comme source de malaise et prône le ralentissement comme remède. Mais s'agit-il bien d'un problème de cinétique ?

Le dilemme *fast* ou *slow* a l'avantage de mettre au premier plan la question de notre rapport au temps. Chaque culture, chaque époque a une manière à elle de le vivre. On sait, grâce aux travaux de métahistoire, que le temps est une construction sociale et culturelle<sup>3</sup>. Notre époque, d'après certains sociologues, se caractérise par une accélération qui affecte plusieurs aspects de la société, et nous engage dans « une spirale autoentretendue » d'accélération effrénée du rythme de vie<sup>4</sup>. Les appels au ralentissement font écho au diagnostic d'aliénation prononcé par ces sociologues et visent à retrouver une certaine authenticité de notre rapport au temps et aux choses.

Ainsi deux termes monosyllabiques – *fast/slow* – suffisent à camper un tableau tout en contrastes : d'un côté, un réseau dense et intriqué de phénomènes sociaux, économiques, techniques et culturels à rejeter ; de l'autre, un paysage bucolique, solidaire, un autre monde à

<sup>3</sup> Koselleck, R., 1990 [1<sup>ère</sup> éd. : 1979]. *Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éditions EHESS, 1990 (traduit de *Vergangene Zukunft. Zur Semantik geschichtlicher Zeiten*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1979) ; Hartog, F., 2003. *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*, Paris, Seuil ; Hartog, F., 2013. *Croire en l'histoire*, Paris, Flammarion.

<sup>4</sup> Rosa, H., 2010. *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte (2<sup>e</sup> éd. augmentée en 2013 ; traduit de *Beschleunigung. Die Veränderung der Zeitstrukturen in der Moderne*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2005) ; Rosa, H., 2012. *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive*, Paris, La Découverte (traduit de *Alienation and acceleration: Towards a critical theory of late-modern temporality*, Nordic Summer University Press, 2010). Voir aussi Wajeman, J., 2014. *Pressed for time: The acceleration of life in digital capitalism*, Chicago, University of Chicago Press.

construire. Mais justement ce paysage contrasté est-il le bon support pour promouvoir une autre voie ? N'est-il pas simpliste de croire qu'il suffirait de ralentir pour changer le monde ? Ces mouvements alternatifs qui questionnent notre rapport au temps ne se trompent-ils pas de cible en posant le problème en termes de *fast* et *slow* ? On se demandera donc pour finir si les innovations techniques qui participent à cette accélération n'obligent pas à poser un autre diagnostic. Plutôt que de mettre en cause le tempo, ne faudrait-il pas repenser la temporalité elle-même ?

## Surf sur la vague du *slow*

Un coup d'œil sur les divers sites internet qui visent la promotion du *slow* suggère un phénomène de tache d'huile : les protestations contre le fast-food se sont étendues à d'autres domaines et répandues tous azimuts. La gastronomie a joué le rôle déclencheur ou d'amorce d'une ample contestation, preuve de sa place centrale dans la culture. L'enjeu de cette contestation n'est directement ni politique, ni religieux, ni corporatiste : c'est tout simplement l'art de vivre.

Certes, le mode de restauration rapide qui s'est implanté aux États-Unis dans les années 1920 est inséparable de l'expansion des automobiles, qui est elle-même liée à un certain type d'habitat, de travail, de vacances, de commerce. Tout un style de vie promu comme moderne, simple, hygiénique, aux beaux jours de l'âge des plastiques et du tout jetable<sup>5</sup>. Il est donc peu étonnant que le rejet des chaînes de restauration rapide s'élargisse à une critique de la société de consommation et d'un certain type de culture. Il reste toutefois à préciser quel est le système de valeurs qui s'est peu à peu agréé au fil des migrations du mot *slow*.

L'adjectif *fast* ne signifie plus simplement rapide. Il s'est enrichi de sens dérivés qui l'alourdissent d'une couronne de connotations péjoratives. Désormais, le fast-food évoque une nourriture de mauvaise qualité, à la fois peu agréable au goût et néfaste pour la santé. Originaire d'Amérique du Nord, cette nourriture industrielle, impersonnelle, standardisée s'est répandue dans le monde comme une machine à écraser les particularismes régionaux de la gastronomie, menaçant les diversités culturelles et agricoles. Issues du processus de mondialisation de l'économie, les chaînes de restauration rapide sont devenues les icônes de la société de consommation, du profit, de l'exploitation du travail...

<sup>5</sup> Voir Meikle, J.L., 1995. *American plastic: A cultural history*, New Brunswick, NJ, Rutgers University Press. Cela ne signifie pas que le modèle américain d'industrie alimentaire ait colonisé le monde sans contestations. Signalons à titre d'exemple l'ouvrage de Georges Duhamel, *Scènes de la vie future* (Paris, Mercure de France, 1930).

Ainsi, « fast-food » est un raccourci pour dire l'industrie capitaliste et le néolibéralisme économique.

En contrepartie, le mouvement *slow food* défend non seulement la qualité, le goût, la bonne santé, mais aussi les petits paysans et l'agriculture biologique. Carlo Petrini, fondateur de l'association Slow Food, est aussi initiateur du réseau Terra Madre qui réunit des agriculteurs, éleveurs et pêcheurs, produisant de l'agroalimentaire de façon artisanale dans le respect de l'environnement. Ainsi branché sur le mouvement environnementaliste, le *slow food* se présente comme fondamentalement vertueux. *Bon, propre et juste. Éthique de la gastronomie et souveraineté alimentaire*, tel est le titre d'un ouvrage publié par Slow Food France<sup>6</sup>. Et la presse entoure le tout d'une auréole de sainteté quand elle place Carlo Petrini parmi les cinquante personnalités susceptibles de sauver la planète<sup>7</sup>.

D'Italie vient aussi l'association Cittaslow fondée en 1999 pour promouvoir une meilleure qualité de vie en ville, résister à l'homogénéisation et à la globalisation, protéger l'environnement, encourager la diversité culturelle, inspirer un style de vie plus sain. Les valeurs défendues – essentiellement la qualité de vie, la santé, l'environnement, la diversité – se retrouvent dans les autres mouvements *slow* que l'on trouve sur l'internet – *slow travel*, *slow design*, *slow money*, *slow school*, *slow books*, *slow science*, *slow trading*, *slow living*. Tous expriment une exigence éthique. En particulier, *slow living* exalte la vie simple loin de l'agitation, de la consommation et des distractions. Ce courant invite à une sorte de sagesse antique, à la « bonne vie » : savourer ses expériences, avoir plus de temps et d'énergie pour soi-même, toujours dans le respect de l'environnement.

À la revendication d'un art de vivre s'est ajoutée dans les années 2000 celle d'un art de penser, suscitée par les transformations récentes du monde de la recherche en Europe. Une Slow Science Academy créée par un groupe de chercheurs allemands, a posté sur la toile un manifeste dénonçant les orientations de la recherche vers la compétition, la course aux publications, les évaluations de chercheurs à coup de dispositifs bibliométriques (indices de citations, classement des revues, facteur h...). Le climat exacerbé de concurrence entretenu par le *benchmarking* (en particulier, le palmarès mondial des universités, dit classement de Shanghai) ne favorise pas la créativité scientifique (voir encadré). La recherche scientifique, mue par la curiosité, vise la connaissance,

<sup>6</sup> Petrini, C., 2006. *Bon, propre et juste. Éthique de la gastronomie et souveraineté alimentaire*, Paris, Éditions Yves Michel. Voir aussi Petrini, C., 2011. *Terra Madre. Renouer avec la chaîne vertueuse de l'alimentation*, Éditions Alternatives.

<sup>7</sup> Vidal, J., 2008. 50 people who could save the planet, *The Guardian*, <http://www.theguardian.com/environment/2008/jan/05/activists.ethicalliving>.

**Encadré. Manifeste *slow science***<sup>8</sup>

Nous sommes scientifiques. Nous ne sommes ni sur blog ni sur twitter. Nous prenons notre temps.

Ne vous méprenez pas : nous disons oui à l'accélération de la science en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle. Nous disons oui au flot perpétuel de publications dans des journaux à comité de lecture et à leur impact : nous disons oui aux nécessités des blogs et médias scientifiques et des *peer reviews*. Nous disons aussi oui à la recherche qui a des retombées sur la santé et la prospérité future. Nous faisons tous partie du jeu.

Mais nous soutenons qu'il n'y a pas que ça. La science exige du temps pour penser, du temps pour lire et du temps pour échouer. La science ne sait pas toujours ce qu'il en est sur le moment. La science se développe à un rythme irrégulier par saccades et avec d'imprévisibles bonds en avant. Cependant, à l'échelle de temps court, elle avance en rampant et il faut faire place et faire justice.

La *slow science* fut la seule concevable pendant des centaines d'années : aujourd'hui, d'après nous, elle mérite d'être renouvelée et protégée. La société doit laisser aux scientifiques le temps qu'il faut, et, plus important encore, les scientifiques doivent prendre leur temps.

Nous avons besoin de temps pour penser. Nous avons besoin de temps pour digérer. Nous avons besoin de temps pour lever les malentendus, spécialement quand on encourage le dialogue entre les humanités et les sciences de la nature. On ne peut pas toujours vous dire ce que la science signifie ; pourquoi elle sera bonne, tout simplement parce qu'on ne le sait pas encore. La science a besoin de temps.

Tolérez-nous ; tant que nous pensons !

non la course aux performances. C'est un processus lent, sérieux, méthodique qui n'a pas à livrer des solutions rapides aux problèmes de société.

En brandissant le fantôme, cher à Heidegger, de la science qui ne pense pas, ce manifeste prône une science féconde et responsable à la fois. Une science ouverte sur le monde et la culture plutôt que crispée sur des critères censés évaluer l'excellence. C'est donc une protestation contre le modèle managérial de compétition internationale plaqué sur un domaine jusqu'ici à l'écart du monde des affaires.

Si ce manifeste laisse parfois l'impression de défendre un régime idéal de « science pure », le plaidoyer d'Isabelle Stengers pour la *slow science* prend

<sup>8</sup> Manifeste publié en anglais par la Slow Science Academy sur son site internet <http://slow-science.org/>. Traduction de l'auteur.

nettement ses distances à l'égard de ce mythe. La « poule aux œufs d'or », la science désintéressée qui « de surcroît » générerait des retombées utiles pour la société, est une image construite par des générations de savants pour servir leur idéal d'autonomie. L'autonomie de la recherche étant une illusion, Stengers plaide pour une science démocratique, ouverte, qui ne s'appuierait pas sur le tribunal des pairs pour exclure ou disqualifier d'autres formes de savoir<sup>9</sup>. Il s'agit de prendre au sérieux les multiples façons de faire science, de revaloriser « l'intelligence publique des sciences », bref de montrer « qu'une autre science est possible »...

Mais, justement, la richesse des motifs impliqués dans de tels plaidoyers met en relief la pauvreté de la cause défendue : à savoir le ralentissement. N'est-ce pas un habit trop petit pour ouvrir la perspective d'un monde alternatif ?

**Les paradoxes du slow**

À l'évidence, la prolifération des plaidoyers en faveur du *slow* traduit un malaise profond. L'impression d'être embarqué dans une course folle, dénuée de sens, voire contraire au sens commun, procède d'une perte de maîtrise et de liberté sous l'emprise des grands réseaux, des macrosystèmes techniques, de la politique européenne comme de la « main invisible » du marché. Cet enchevêtrement de facteurs ne permet guère d'identifier une cible précise d'attaque. D'où le caractère diffus des protestations.

Les appels au ralentissement trahissent parfois l'aspiration à une vie bucolique avec une idéalisation de l'artisanat, de la vie à la campagne... L'inflexion passéiste est certes inconsciente mais le rapprochement avec de vieux clichés s'impose dans certains cas. Ainsi, par exemple, la Slow Science Academy semble réinventer le statut du clerc hors du siècle quand elle revendique un temps long pour la recherche, distinct de celui des affaires. Ce plaidoyer pour ménager une certaine autonomie de la science dans la cité remonte à l'Antiquité<sup>10</sup>. L'idée de deux temporalités – le temps long de la construction du savoir (les nains sur les épaules des géants) et le temps court des crises politiques et des luttes armées – est un

<sup>9</sup> Stengers, I., 2013. *Une autre science est possible ! Manifeste pour un ralentissement des sciences*, Paris, La Découverte.

<sup>10</sup> Ce plaidoyer s'exprime notamment dans la légende de Thalès qui, grâce à ses observations astronomiques, prévoit une bonne récolte d'olives et s'assure un monopole sur les pressoirs. Il veut ainsi montrer que le savant sait s'enrichir mais qu'il s'en désintéresse pour se concentrer sur la science (légende rapportée par Aristote dans *Politiques*, 1, 11, 8). Cette même idée se retrouve également dans les éloges académiques du XIX<sup>e</sup> siècle (Paul, C.B., 1980. *Science and immortality. The Éloges of the Paris Academy of Sciences (1699-1791)*, Berkeley, University of California Press).

thème classique de la rhétorique savante<sup>11</sup>. La posture de clercs vivant hors du siècle repose sur des dichotomies peu robustes (science et technologie, savoir et pouvoir) qui dénie l'enracinement de la construction des sciences dans la politique, la société et l'économie<sup>12</sup>.

Certes, le succès du mouvement en faveur du *slow* ne se laisse réduire ni au mythe du bon vieux temps ni au fantasme de retraite à l'écart du siècle. Dans un climat de compétition internationale et de course à la performance, ces plaidoyers expriment une révolte. Ils sont une réponse individuelle à un problème politique. Ils en appellent à l'éthique, à des valeurs fondamentales : authenticité, autonomie, liberté, justice et solidarité... Mais justement, ce sont pour la plupart des valeurs consensuelles, du moins largement partagées en Europe. Certaines réactivent le vieux fonds de valeurs chrétiennes et l'humanisme bon teint. Rien de très compromettant, ni de fondamentalement révolutionnaire. La rhétorique du *slow* n'est-elle pas prise dans la nébuleuse des mots à la mode, ces *buzzwords* qui circulent dans les conversations, les projets et réunions ? Ce sont de simples mots, détachés de tout discours, dénués de sens précis mais lourdement investis d'enjeux et de valeurs<sup>13</sup>. Développement durable, innovation responsable, engagement du public..., ces slogans répétés à satiété dans tous les milieux – politiques, industriels, scientifiques, associatifs... – ont un pouvoir d'attrape-tout. Ils sont mobilisateurs mais sur un mode très pacifiste. Ils rassemblent, créent des collectifs passagers autour de motifs consensuels qui n'engagent à rien, ne créent aucune obligation. D'où d'étranges paradoxes : le mouvement *slow* qui s'est formé en signe de protestation contre le prêt-à-manger, le prêt-à-consommer, nous propose finalement du prêt-à-penser, un cadre préformé où mouler toutes

nos aspirations à un changement de société. De plus, ce mouvement initialement antiglobalisation se répand sur toute la planète comme les McDonald's. Il emprunte les voies de la société qu'il rejette, mime les gestes intellectuels qu'il critique : l'uniformisation, la standardisation, la disqualification des autres...

## Erreur de diagnostic ?

Est-ce à dire que ces mouvements n'exprimeraient que du très politiquement correct ? Ne serait-ce pas plutôt que les appels au ralentissement s'attaquent uniquement à la surface du problème ?

Reconsidérons les discours sur l'accélération pour tenter d'en dégager les limites. Dans un ouvrage désormais classique<sup>14</sup>, Harmut Rosa propose une analyse de la dynamique temporelle de nos sociétés et identifie trois types d'accélération : la première, technique, modifie sans cesse nos habitus et notre environnement ; la deuxième concerne le rythme de vie et crée des angoisses, de l'exclusion, de l'aliénation ; enfin, l'accélération des transformations sociales et culturelles génère une instabilité permanente et des crises. Le diagnostic de Rosa est clair : c'est le temps qui est en crise.

Ce diagnostic repose sur deux présupposés. Premièrement, le projet de la modernité était l'émancipation individuelle et politique. Deuxièmement, le temps est une contrainte dont la technique aurait dû nous affranchir. Tel est le sens de l'apologue du pêcheur vivant dans une ville « utempique », qui ouvre l'ouvrage<sup>15</sup>. Rosa reconnaît certes que le temps est une construction sociale et historique, mais pour les sujets de l'action, c'est une donnée objective, inexorable. Or la triple accélération fait que les promesses d'émancipation se soldent au contraire par un rétrécissement des cadres temporels : sentiment de « manque de temps », actions dans l'urgence et fixation sur le court terme.

Cette analyse très pénétrante reste cependant au niveau des impressions, du vécu. Elle a le défaut de ne pas sortir du cadre de ladite modernité, qu'elle entend néanmoins critiquer et dépasser. Elle ne sort pas du grand récit épique qui postule que l'innovation technologique est une réponse aux demandes sociales et, de ce

<sup>11</sup> Pensons à la réplique supposée de Lagrange à l'annonce de la mort de Lavoisier : « il ne leur a fallu qu'un moment pour faire tomber cette tête et cent années, peut-être, ne suffiront pas pour en reproduire une semblable ». Les éloges académiques du XIX<sup>e</sup> siècle jouent sur le contraste entre le spirituel (supposé hors du temps) et le temporel : ils vantent la ténacité et la persévérance exigées par la recherche de la vérité ainsi que le renoncement au siècle.

<sup>12</sup> La science prétendue autonome cache ses propres conditions. N'oublions pas qu'aux États-Unis après la Deuxième Guerre mondiale, le plan Vannevar Bush intitulé « *Science the endless frontier* » permit aux chercheurs d'être choyés, généreusement financés et encouragés à donner libre cours à leur curiosité. Or cet investissement dans la recherche aux États-Unis comme en URSS était sous-tendu par la guerre froide et la construction d'un vaste complexe militaro-industriel. Science pure, science neutre sont des fictions, un aveuglement sur les intérêts en jeu.

<sup>13</sup> Voir Bensaude Vincent, B., 2013. Le bourdonnement des technosciences. Réflexions sur quelques *buzzwords*, *Alliage*, numéro spécial « Technobuzz », 72, 23-29.

<sup>14</sup> Rosa, H., 2010, *op. cit.*

<sup>15</sup> Un pêcheur à la ligne assis face à une mer d'huile est apostrophé par un entrepreneur en vacances qui l'engage à pêcher dix fois plus de poissons en montant une entreprise où il fera travailler des employés. Et le pêcheur à la ligne demande : « Et moi, qu'est-ce que je fais, s'ils travaillent pour moi ? ». L'entrepreneur répond qu'il n'aura plus qu'à rester assis sur la plage toute la journée, à profiter du soleil et à pêcher. « Oui, dit le pêcheur, c'est justement ce que je suis en train de faire. »

fait, assigne un rôle à chaque ville, à chaque région, à chaque nation et un mode de vie à chaque individu.

En dénonçant le rythme qu'impose le progrès technique, les discours critiques sur l'accélération assument toujours la conception d'un temps unique et linéaire que la modernité a pensé comme un vecteur orienté, la flèche du progrès. La vision linéaire d'un temps comme une route unique sur laquelle avance l'humanité sous-tend la course aux performances comme les promesses des technosciences vers du toujours plus, toujours mieux. L'innovation se déroule dans un espace vectorisé, unidirectionnel, un « technodrome » sur lequel les différents pays se positionnent en compétition les uns avec les autres. Voici près de cinquante ans qu'une hypothèse avancée par Gordon Moore a été érigée en loi naturelle de croissance de la puissance des ordinateurs : on va nécessairement dans la direction indiquée et en plus on impose un rythme de croissance exponentielle<sup>16</sup>. On prédétermine l'avenir en l'orientant dans la direction voulue et assignée. Maintenir une vision linéaire semble un enjeu essentiel si l'on en juge par tous les efforts de prospective et la passion pour les feuilles de route dans tous les secteurs de la politique, de l'innovation. Planifier, prévoir, anticiper les coûts et bénéfices... ces activités font certes partie de l'art du management, de la gestion raisonnable. Mais ces exercices servent aussi à figer le futur dans une direction unique, effaçant les points de bifurcations, les alternatives possibles. Ce temps linéaire, vectorisé est le postulat essentiel de la subordination de la recherche scientifique comme de l'innovation technologique à une finalité : la compétitivité internationale. Si on ne saute pas dans le wagon des nanotechnologies, de la génomique, de la biologie de synthèse, on sera à la traîne (*lagging behind*). Et l'on découvre alors que l'éthique et le droit eux-mêmes n'arrivent pas à suivre. « *Mind the gap* » (attention au fossé), la formule familière aux usagers du métro londonien, a servi de mot d'ordre pour instaurer dès l'amont des recherches en nanotechnologies, des programmes de recherche destinés à anticiper les impacts potentiels des applications qu'on brandit comme des promesses<sup>17</sup>.

<sup>16</sup> En 1965, Moore remarque que le nombre de composants des circuits intégrés a été approximativement multiplié par deux chaque année depuis leur invention en 1958. Il estime que cette tendance se maintiendra au moins jusqu'en 1975. Cette hypothèse, rebaptisée « loi de Moore », semble imposer un rythme de croissance exponentielle en informatique. Pour une discussion sur son rôle, voir : Kelly, K., 2009. Was Moore's law inevitable?, *The Technium*, July 17, [http://www.kk.org/thetechnium/archives/2009/07/was\\_moore's\\_law.php](http://www.kk.org/thetechnium/archives/2009/07/was_moore's_law.php).

<sup>17</sup> Mnyusiwalla, A., Daar, A.S., Singer, P.A., 2003. 'Mind the gap': science and ethics in nanotechnology, *Nanotechnology*, 14, R9-R13. Pour une critique de ce mot d'ordre, voir Nordmann, A., Rip, A., 2009. Mind the gap revisited, *Nature Nanotechnology*, 4, 273-274.

Ainsi, le diagnostic d'accélération et les appels au ralentissement ont une portée critique faible, car ils ne remettent jamais en question le cadre linéaire du temps. Au mieux, ils permettent d'espérer un moratoire mais jamais un changement de direction. La flèche du progrès est certes critiquée – voire inversée pour ceux qui annoncent la catastrophe – mais ils restent dans la logique du temps linéaire. Les deux discours modernistes et catastrophistes s'appuient sur une conception du temps comme une ligne, un cadre à une dimension. Qu'il soit orienté vers un avenir radieux ou vers la catastrophe, le temps ne change pas de figure. On est toujours dans la monochronie. Le temps n'est peut-être plus un long fleuve tranquille, il est un torrent impétueux qui ravage tout sur son passage, mais il court toujours, il « passe ».

## Affronter la polychronie

Cette vision linéaire du temps reste prisonnière de la philosophie moderne, centrée sur les sujets. Même si Rosa analyse leur être-au-monde, il pense le monde comme le décor muet sur lequel s'exerce l'action humaine. Il ne s'intéresse guère aux imbroglios de nature et de technique qui constituent notre monde. Les objets ne sont mentionnés que comme compagnons de vie, auxquels on n'a plus le temps de s'attacher du fait de l'accélération des changements techniques. Jamais ils ne sont vus comme des êtres-au-monde, ayant leur propre mode d'existence, leur propre temporalité, indépendamment de leur intervention dans notre cadre de vie.

Or les problèmes que nous – et les générations futures – devons affronter nous obligent à décentrer la réflexion éthique et politique, à repenser notre rapport aux objets comme à la nature, à sortir de la vision anthropocentrique de la nature comme « environnement » auquel les humains s'adaptent grâce aux techniques. La nature est autre chose qu'un ensemble de ressources à disposition, autre chose que le milieu dont on doit « se rendre comme maître et possesseur », selon l'expression de Descartes. Les objets techniques ne sont pas seulement des commodités, des outils ou produits utiles à notre vie, des moyens en vue de nos fins. Ils ont une existence propre, une durée de vie différente de leur temps d'utilisation.

En prônant le ralentissement, nous restons aveugles aux échelles de temps mobilisées par les objets techniques que nous utilisons. Prenons, par exemple, un jouet destiné à la satisfaction de nos charmants bambins : il est fabriqué avec du plastique, c'est-à-dire du pétrole ; il consomme irréversiblement le carbone qui s'est accumulé sous terre ou sous mer pendant des centaines de milliers d'années. Il faut aller chercher ces « soleils

enfouis », comme dit Timothy Mitchell<sup>18</sup>, quelque part en Russie ou au Moyen Orient, ce qui non seulement occasionne des frais de forage et de transport mais entraîne aussi une déstabilisation complète de l'économie de cette partie du monde et une emprise politique des pays consommateurs. Le jouet a été fabriqué à Taïwan ou ailleurs par une main-d'œuvre exploitée dans des conditions de travail souvent insalubres. De plus, son recyclage accentue l'effet de serre, etc. Autre exemple, l'énergie nucléaire, pas chère et propre, nous épargne l'effet de serre mais elle produit des déchets radioactifs hautement dangereux qui seront toxiques pendant des centaines de milliers d'années. À suivre les objets, on révèle l'envers du décor et l'immensité des problèmes à affronter.

Dans *Condition de l'homme moderne*, Hannah Arendt soulignait le décalage entre la durée longue des objets fabriqués et le temps court de leurs usages<sup>19</sup>. Avec les techniques contemporaines, nous avons souvent affaire à des objets qui chevauchent les échelles de temps : inscrits dans le présent – et même pour la plupart dans le jetable et l'éphémère –, ils persistent néanmoins dans l'existence bien au-delà des projets de leurs designers et des services rendus à leurs usagers. Les déchets plastiques s'accumulent au gré des vents, défigurent la campagne, envahissent les océans, s'intègrent dans la chaîne alimentaire du plancton, des poissons, des humains, etc. Des déchets nucléaires que l'on ne peut pas traiter s'entassent en attente de solution, et deviennent des cadeaux empoisonnés pour les générations futures... Les intentions et prévisions qui déterminent l'existence des objets techniques trouvent leur raison d'être dans le temps historique social, économique et politique. Mais ces objets, du fait même de leur facticité, participent de plusieurs temps. Ils s'inscrivent d'abord dans le temps court de nos désirs passagers ou de nos besoins individuels. Ils sont également des marqueurs d'époque car ils s'inscrivent dans le temps historique des sociétés et des civilisations. Ils participent ensuite du temps biologique de l'évolution, du temps géologique de la planète, du temps cosmique de l'Univers.

Or, ces divers temps s'entrechoquent. Le concept d'anthropocène, forgé au début des années 2000 par le chimiste Paul Crutzen pour dire que l'humanité agit comme une force géologique, souligne précisément le choc de la rencontre entre le temps historique écoulé

depuis la révolution industrielle et celui des âges de la Terre<sup>20</sup>.

Pour faire sentir la disproportion des échelles de temps, on recourt souvent à la métaphore de David Brower<sup>21</sup>, président de l'ONG Friends of the Earth : les six journées de la Genèse représentent le temps écoulé depuis la création de la Terre il y a quatre milliards d'années. La Terre naît lundi à zéro heure, la vie apparaît mercredi à midi, les grands reptiles samedi à 4 heures de l'après-midi, l'homme samedi soir à minuit moins trois minutes, le Christ naît un quart de seconde avant minuit, et la révolution industrielle débute à un quarantième de seconde avant minuit. Nous sommes aujourd'hui samedi à minuit et nous pensons que ce quarantième de seconde va durer indéfiniment.

L'image est parlante. Elle souligne que nous vivons comme des myopes, enfermés dans une échelle de temps sans voir la *big picture*. L'accélération dans la consommation d'énergie qui s'est produite au cours des 200 dernières années bouscule la belle ordonnance de l'emboîtement des échelles de temps depuis le temps de l'Univers qui se chiffre en milliards d'années jusqu'au temps humain qui se chiffre en quelques centaines ou milliers d'années.

Mais cette métaphore dissimule encore la difficulté. Car il ne s'agit pas seulement de penser des ordres de grandeur qui s'emboîteraient comme des poupées russes. Parler d'échelles de temps, c'est laisser entendre que la différence est purement quantitative, que tous les temps sont commensurables, même s'ils sont séparés par l'abîme de quelques zéros. L'idée même des échelles de temps est souvent visualisée par une *timeline*, une ligne qui suppose l'existence d'une commune mesure de ces divers temps. On postule toujours un point de vue extérieur (*a view from nowhere*) qui donne accès à l'universel et permet de comparer toutes les échelles de temps. La collusion des temporalités qu'évoque le concept d'anthropocène est souvent décrite comme un télescopage des échelles de grandeur d'énergie : d'après les données du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC), la consommation d'*anthropos* se chiffre en terawatts ( $10^{12}$ ). On n'est plus dans le registre des petites énergies (de l'âge de l'information) mais dans le registre des phénomènes violents comme les éruptions volcaniques.

En arrière-plan, on repère l'empreinte de la cybernétique avec l'abîme des seize zéros que décrivait Léon Brillouin entre le registre de l'information (lire, écrire, parler) et le registre du travail au sens physique qui

<sup>18</sup> Mitchell, T., 2011. *Carbon democracy. Political power in the age of oil*, New York, Verso.

<sup>19</sup> Arendt, H., 1961. *Condition de l'homme moderne*, Calmann-Lévy, chapitre 4 (traduit de *The human condition*, University of Chicago Press, 1958) ; voir aussi Arendt, H., 1972. *La crise de la culture*, Paris, Gallimard, p. 81-86 (traduit de *Between Past and Future*, Viking Press, 1961).

<sup>20</sup> Bonneuil, C., Fressoz, J.-B., 2013. *L'événement anthropocène*, Paris, Seuil.

<sup>21</sup> Brower, D., 1972. La Genèse, in *La dernière chance de la terre*, hors-série, *Le Nouvel Observateur*, juin-juillet.

mobilise des énergies d'un tout autre ordre de grandeur<sup>22</sup>. La théorie de l'information offre un outil de commensurabilité, c'est-à-dire un outil conceptuel pour mettre en rapport ce qui est hétérogène, irréductible. L'échelle des temps comme l'échelle des énergies est un dispositif efficace pour aligner tous les temps sur le temps linéaire du progrès humain. D'après Michel Serres, par sa position d'animal doté de langage et d'écriture, l'homme peut jouer sur les deux registres de grandeur. Et par la rationalisation du réel et la technique, la science a conquis le pouvoir de déchaîner des mégatonnes, elle a franchi « l'abîme des seize zéros » et conduit à « la thanatocratie<sup>23</sup> ». Cela reste toutefois encore une vision centrée sur l'humain. Serres abandonne le point de vue anthropocentrique dans *Biogée* où il décrit la nature comme un ensemble de traces ou d'archives conjuguant des temps multiples différents les uns des autres<sup>24</sup>.

C'est cette multiplicité hétérogène de temps incommensurables qu'un décentrement de la réflexion de l'homme vers le monde et les objets qui l'habitent permet d'appréhender. On peut certes interpréter l'anthropocène comme le n<sup>ième</sup> (et peut-être le dernier, car il annonce une catastrophe imminente) épisode du grand récit de la modernité, du duel entre homme et nature. Dans ce cas, on retiendra que « nous sommes équipotents au monde<sup>25</sup> », et le diagnostic de l'anthropocène appelle de notre part un remède – la géoingénierie. Et on poursuit ainsi le grand récit d'émancipation de l'homme à l'égard de la nature et de l'asservissement des forces en jeu dans la nature à la survie d'*anthropos*. Mais on peut, à l'inverse, y voir un rappel de la présence d'une force qui nous transcende, « l'intrusion de Gaïa », selon l'expression d'Isabelle Stengers. Gaïa « donne un coup de vieux aux versions épiques de l'histoire humaine, lorsque l'Homme, dressé sur ses deux pattes et apprenant à déchiffrer les lois de la nature a compris qu'il était maître de son destin, libre de toute transcendance<sup>26</sup> ». Elle est « une transcendance dépourvue de qualités qui permettent de l'invoquer comme un arbitre ». Elle est également dépourvue de quantités ou plutôt de commune mesure car elle ne procure aucun référent, aucun point extérieur, permettant de commensurer les échelles de temps pour créer un temps unique et monochrome. Elle a son propre temps fait de boucles de régulation fragiles incluant tous les vivants (humains et non humains indistinctement) et

ce temps-là n'est pas remis en question par une éventuelle disparition de l'espèce humaine car bien d'autres vivants peuvent muter et s'adapter. Le système Terre a son propre temps, scandé par les cycles du carbone et de l'azote. Les vivants sont eux-mêmes traversés par plusieurs temps : certes, la durée de vie se présente comme une ligne, mais les horloges biologiques ont un fonctionnement cyclique. Chacun a son rythme propre, son tempo, ses modes de régulation et chacun est soumis à des effets linéaires ou exponentiels. Enfin, ces divers temps se croisent en chaque objet, comme en nous-mêmes, dans notre corps, dans notre vie, et les entrelacs de ces temps pluriels créent une situation d'interdépendance entre tous les habitants de l'Univers.

Comment articuler ces multiples régimes de temporalité ? Il semble peu probable que cette question difficile trouve une solution technique quand on voit à quel point les innovations technologiques récentes maltraitent le temps historique. La croissance exponentielle de la puissance des ordinateurs informatiques a déclenché une boulimie de stockage de données sous forme digitale qui contraste avec l'obsolescence des moyens d'y accéder. En effet, le renouvellement tous les cinq ans des logiciels et des supports matériels de lecture met en péril la mémoire des individus, des institutions, des États. Que devient le statut des archives quand on accumule des mémoires mortes (cf. l'exemple célèbre des archives illisibles de la Nasa) ? Les nanotechnologies sont amnésiques aux cas de l'amiante, la biologie synthétique qui fabrique des microorganismes imprévisibles est oublieuse de la vache folle, des prions, des résistances aux antibiotiques. Chaque nouvelle technique, ou même, chaque nouvelle politique se présente comme la solution d'une crise et l'entrée dans une ère nouvelle. Mais il n'y a pas de crise, pas de transition énergétique à négocier. On n'est plus dans le rationnel classique où les choses s'achèvent, où elles ont un terme, une clôture, où l'on peut faire du définitif.

Pour comprendre l'ampleur des dégâts causés par le rythme effréné de l'innovation et de la consommation, il faut envisager le présent dans la perspective de temps multiples, mêlés, enchevêtrés. Chacun de nos gestes de production et de consommation s'inscrit sur des échelles de temps qui dépassent la portée de notre entendement, de notre imagination : le temps de la satisfaction de nos désirs – achat d'un smartphone, d'une tablette – ne peut pas être déconnecté du temps historique de la civilisation, du temps biologique de l'évolution, du temps géologique de la Terre...

En critiquant le mouvement *slow*, je n'invite donc pas à poursuivre le régime actuel de production et de consommation accélérée. Mais la critique du *fast* et des valeurs qui le soutiennent demande plus qu'un appel au ralentissement. Il s'agit de reconsidérer l'innovation technique en tenant compte de la polychronie, de s'imprégner

<sup>22</sup> Brillouin, L., 1949. Life, thermodynamics and cybernetics, *American Scientist*, 37, 4, 554-568.

<sup>23</sup> Serres, M., 1974. Trahison : la thanatocratie, in *Hermès III. La traduction*, Paris, Éditions de Minuit, 73-104.

<sup>24</sup> Serres, M., 2010. *Biogée*, Paris, éditions-dialogues.fr.

<sup>25</sup> Voir Bonneuil, C., Fressoz, J.-B., 2013, *op. cit.*, p. 106.

<sup>26</sup> Stengers, I., 2009. *Au temps des catastrophes. Résister à la barbarie qui vient*, Paris, La Découverte, p. 55.

de l'idée que le temps n'est pas seulement un vecteur linéaire sur lequel on se déplace plus ou moins vite. C'est un système complexe où chaque niveau de temps déploie sa propre organisation. Même si un niveau supérieur

dépend d'un inférieur, chacun a ses propres systèmes de régulation et d'équilibre. On fait fausse route en revendiquant le droit de ralentir. Il n'y a pas de temps à perdre... pour brasser les temps multiples.